L'inattendu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 7

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-202024

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

pu t'eintrerî iô te verrî allâ lo mè de dzein. N'è pas bin dèfecilo.

Lo Louis s'eimmode. Quan fu lè d'avau et que l'eut atteindu on par de menutes, ie voyâi ion âo dou dzouveno bin revoû que l'eintrâvant dein on petit pâilo de la part de veint dau seindâ et que portâvant on petit lâvro nâ à la man.

— Prâo su que l'è ice ! que sè peinse ein limimo. L'allâve po lè suivre quand vaitcé dou biau monsu que terivant d'on autro côté, à bise, et du cein oncora trâi z'autro, et pu on valottet et onna damuzalla.

— T'i possibllio, sè dit noutron valet, l'è delé que sè fâ lo prîdzo que tote lè dzein lâivant. De cé n'é rein vu eintrâ que clliau dou corps et onna vilhe fenna, l'è prâo su onna réunion de l'église libra, et que la nationâla va de lé, iô lâi a la pe grant'eimpartiâ. Mé que su de la nationâla et que ié risquâ de m'einfatta decé !

Adan, quemet vayâi oncora on'hommo que fasâi assebin ètat de verî dâo côté de la nationâla, Louis âo Grand sè met à terî derrâi sti gaillâ. L'arrevîrant dinse vè lo pâilo delé, iô on pouâve apèçadre pè lè fenître tot pllein de dzein.

— Aomète ! respet ! que sè fa noutron Louis, la nationâla gagne asse bin dein lè z'Allemagne que pè lo Dzorat.

Et s'einfatte dein clli l'ottô iô vâi on moui de mondo que l'avant ti lè câodo per dessu la trâbllia et lo tsapi su l'orollie.

Sè trovâve dein on cabaret.

MARC A LOUIS.

Il a vu. — Deux individus, pris de vin, se chamaillent violemment dans une auberge.

— Propre à rien ! canaille ! filou ! lâche ! Tu fais le malin parce que tu as un bâton, dis ! Mais, pose-le donc et tu vas voir !

L'autre, confiant, jette à terre son bâton.

Son adversaire le ramasse et frappe à tour de bras :

— Hein ! je t'avais bien dit que tu allais voir.

Effet du froid. — Un marchand de combustibles du canton nous envoie la missive suivante, qu'il reçut, dans le courant de l'hiver, d'une de ses connaissances :

« Chair mossieur, faite-moi le plaisir de menvoier deux sent quilo de coqs, car il fait bien frois.»

Ils sont deux ! — Après six ans de mariage, notre ami P... voit enfin le ciel bénir son union. Un beau garçon lui est donné. Sa joie ne connaît plus de bornes.

Une heure à peine s'est écoulée depuis l'heureux événement lorsque un commissionnaire se présente, porteur d'une lettre,

— Pour qui est-elle ? fait P...

— Pour vous, pour monsieur P...

— Pour M. P... Mais lequel, le père ou le fils ? Nous sommes deux, maintenant.

Une curieuse histoire.

Le Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

VII

Apti Bacha qui dans ce moment se rappella sa condition passée, et ce qu'il devoit à Bellefonds, résolut de reconnoitre dans la personne de Du Mont les obligations qu'il avoit à son compatriote, et sans se faire connoitre continua à aller tous les jours dans ce jardin s'entretenir avec cet esclave, au sort duquel il s'intéressoit toujours d'avantage par les qualités qu'il découvroit en lui ; et comme un bienfait augmente de prix par la maniere dont il est accordé, il ne tarda pas à le faire appeller.

Il lui dit qu'il lui rendoit la liberté, mais qu'il lui fourniroit toutes les facilités possibles de retourner dans sa patrie, en le faisant conduire en toute sûreté chez l'Ambassadeur de France à la cour Ottomane, où on lui remettroit d'ailleurs tout ce qui pourroit lui être nécessaire pour son voyage ; que la seule chose qu'il exigeoit de lui étoit qu'à son retour en France il remît en main propre une lettre à Bellefonds, et qu'il lui dît tout ce qu'il savoit de lui.

Quand tout fut prêt pour son départ, comblé des bienfaits du Bacha, il prit congé de lui, et en mouillant de ses larmes les mains de son libérateur il lui laissa voir le plaisir extrême que lui causoit l'espérance de revoir son pays.

L'amour de la patrie, ce sentiment que la nature imprime dans le cœur de tous les hommes se réveilla dans ce moment là dans celui du Bacha, il se retraça en caracteres de feu la terre qui l'avoit vu naître, la paix et l'innocence des premières années de sa vie, ses proches qu'il avoit affligés par sa fuite et sa religion qu'il avoit abandonnée ; au milieu de sa grandeur et de sa prospérité ces réflexions porterent le trouble dans cette ame forte, mais l'habitude et les circonstances plus fortes que la raison calmerent bientôt cette agitation momentanée qui ne fut qu'un coup de soleil suivi d'un épais nuage.

Il vivoit tranquille et heureux à Bender, et y jouissoit, dans l'abondance, de sa réputation et de sa fortune, loin de se livrer à un luxe mol et effeminé, il y menoit une vie active et laborieuse, et si, en remplissant tous ses devoirs, il desiroit d'être utile à son Maître, son ambition ne le portoit pas au-delà du cercle qui l'environnoit, il auroit voulu être oublié du Grand Seigneur et du Divan, surtout depuis que Kiuperli n'étoit plus.

Il goûtoit donc en paix toutes les douceurs d'une vie raisonnable, lorsque les Hongrois révoltés pour se soustraire au joug de la Maison d'Autriche, ou plutôt à la tirannie de l'Empereur Leopold, appellerent les Turcs à leur secours en 1682. L'année suivante le grand Vizir Cara Mustapha, joint par les Hongrois, marcha droit à Vienne à la tête d'une armée de deux cent mille hommes.

Apti Bacha fut tiré de sa retraite pour être de cette expédition ; quoiqu'il eût conservé tout son goût pour la guerre, il ne quitta pas sans regret Bender, où maître, et en quelque sorte indépendant, il avoit passé un tems qui auroit pu le disputer aux plus belles années d'un homme né dans la plus grande fortune.

Tout le monde sait qu'à l'approche de l'armée Ottomane Leopold quitta sa capitale et laissa au Duc Charles de Lorraine le soin de la défendre, et personne n'ignore que ce Prince ne pouvant plus tenir avec une garnison dont le fond n'étoit que de seize mille hommes, Vienne alloit être pris, lorsque le 12. Septembre 1683. Jean Sobieski, Roi de Pologne, arriva et le sauva.

L'armée Ottomane fut mise en déroute, et fuyant ne s'arrêta qu'à Bude, suivie par le Duc de Lorraine, qui l'année suivante en fit le siége, qu'il fut obligé de lever assez brusquement par la résistance et la bonne conduite du Bacha qui y commandoit ; lequel, étant mort peu après de ses blessures, fut remplacé par Apti Bacha, regardé comme l'Officier général le plus capable de conserver cette place importante, qui étoit le boulevard de l'Empire Ottoman du côté de l'Europe ; si bien que cette fois la gloire du Duc de Lorraine dépendoit de prendre Bude, et celle d'Apti Bacha de la sauver.

Tel fut pour le fond et pour les faits le récit que fit le Bacha au Major Olivier, qui, après quelques réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre, reprit le sujet de sa commission, et sans lui rien cacher des dispositions qu'on faisoit au camp pour l'assaut du lendemain, lui fit voir que dans l'état des choses il étoit immanquable que, malgré toutes ses ressources, la place seroit emportée d'assaut et réduite aux plus affreuses extrémités ; que par son opiniâtre fermeté il alloit perdre non seulement sa garnison, mais encore avec elle et lui, tous les habitans de cette malheureuse ville, et qu'il lui paroissoit, et paroitroit à l'Europe et à l'Asie, que ce seroit mal servir le Grand-Seigneur, qui lui avoit confié ses intérêts. Il ajouta, que s'il vouloit accepter une capitulation honorable, il étoit chargé de la lui offrir, et de lui dire de la part du Duc de Lorraine que sa reconnaissance n'auroit de bornes que celles que lui-même voudroit y mettre ; qu'enfin, à des motifs si pressants, il joignoit les sentiments de la plus vive amitié, et l'embrassant avec attendrissement il le conjura de ne pas l'exposer à se voir dès le lendemain peut-être dans l'affreuse nécessité de lui arracher une glorieuse vie pour laquelle il donneroit la sienne. Après quoi il attendit sa réponse avec un trouble qui ne peut être imaginé que par les ames généreuses. *(La fin au prochain numéro.)*

Précieux convive. — Oh ! là, là, s'écrie, désolée, une maîtresse de maison, nous sommes treize à table ! Quelle fatalité !

— Ne vous chagrinez pas, chère madame, je mangerai pour deux, fait un des convives.

L'effet contraire. — Un particulier est assis, les jambes pendantes, à l'extrémité du débarcadère, à Morges. Tout à coup il tombe à l'eau.

Des pêcheurs voient la chose, accourent en toute hâte et sauvent le malheureux, qui se débat désespérément.

— Mais, lui demande un de ceux-ci, comment cela vous est-il arrivé ? L'avez-vous fait exprès ?

— Oh ! pour sûr non. N'est-ce pas, j'étais assis là au bout. Je crois que je me suis endormi, j'ai glissé et une fois dans l'eau, je n'y ai plus vu que du feu.

L'inattendu. — Un monsieur, au crâne nu comme un ver, dîne au restaurant :

Soudain, il appelle le garçon et lui montrant un cheveu qu'il vient de trouver dans le potage : « Qu'est-ce que cela ? »

— Mais, monsieur, ce doit être à vous.

Le consommateur, visiblement flatté et esquissant un sourire :

— Ah !... très bien, mon ami, très bien.

Le bon costume. — Madame va faire un petit séjour chez une amie qui habite le Midi. Elle s'est commandée un élégant costume de voyage.

— Vois, cher ami, dit-elle à son mari, c'est un nouveau costume de voyage. Est-ce qu'il me va bien !

— Ma chère, c'est en costume de voyage que je préfère te voir.

Nocturne. — Deux amis, en voyage, partagent la même chambre.

L'un d'eux s'éveille vers une heure du matin.

— Dors-tu ? crie-t-il à son compagnon.

— Non et toi ?

Pour guérir vite et bien. — Madame M... rencontre son médecin.

— Hé, cher docteur, alors ça va mieux ? J'ai appris que vous avez eu la grippe.

— Hélas, comme vous, madame, comme tout le monde.

— Et vous voilà guéri... Qu'avez-vous fait ?

— Rien du tout.

Cinq nouveautés pour la semaine prochaine, au Kursaal : *Les 4 Vincent*, gladiateurs miniatures ; *Franlix*, l'homme-résurrection, chutes et sauts... mortels, s. v. p. ; *Léonidoff*, équilibriste ; *Iris et Artilia*, danse acrobatique ; *Bressy Block*, duettistes mondains. — Demain, dimanche, matinée.

Le froid et l'humidité.

Les personnes rhumatisantes soucieuses de leur santé devraient toujours avoir une provision d'*Emplâtres Allcock*, aujourd'hui universellement reconnus comme remède préventif et curatif de rhumatisme, dont le froid et l'humidité sont si souvent la cause.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.